

Autour de Jon Fosse

Rencontre avec **Didier Sandre** et **Marina Hands**, sociétaires de la Troupe, **Gabriel Dufay**, metteur en scène et traducteur de Jon Fosse, et **Clément Ribe**, éditeur présenté par **Olivia Gesbert**, journaliste

Éclairage pédagogique par **Anne Delaplace**, professeure de lettres

Alors que s'achèvent le 2 novembre 2025, au Studio-Théâtre, les représentations d'un ensemble de pièces courtes et de poèmes de Jon Fosse rassemblés sous le titre *Étincelles*, le Théâtre du Vieux-Colombier accueille Gabriel Dufay, metteur en scène du spectacle, traducteur et grand connaisseur de l'écrivain norvégien. À ses côtés, l'éditeur Clément Ribes, qui a contribué à diffuser l'œuvre romanesque de Jon Fosse en France en publiant, chez Christian Bourgois, les trois volumes de son roman-somme, *Septologie*. Pour donner à entendre cet univers littéraire si singulier, Didier Sandre et Marina Hands, sociétaires de la Comédie-Française, lisent des extraits de pièces, discours et poèmes inédits de ce solitaire qui reçut en 2023 le prix Nobel de littérature. Une rencontre animée par Olivia Gesbert.

UN LANGAGE SILENCIEUX

Il n'est pas anodin que l'œuvre dramatique de Jon Fosse ait été introduite en France, à la fin des années 1990, par le metteur en scène Claude Régy. Attaché à une certaine forme de désincarnation, de minimalisme formel, d'esthétique du vide, l'homme de théâtre a perçu dans l'écriture du dramaturge norvégien le signe des grandes autrices et des grands auteurs. Ceux qui, par-delà l'encre noire, savent céder la place à ce que Régy nomme « l'encre blanche » : le silence.

C'est en effet ce creux du langage que Jon Fosse reconnaît avoir cherché, très jeune, dans la solitude de l'écriture. Son discours du prix Nobel de littérature, prononcé à Stockholm en 2023 et lu sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier par Didier Sandre, révèle ce souhait originel, paradoxalement, d'écrire l'indicible : « J'ai essayé d'écrire ce qui ordinairement – dans le langage parlé ordinaire – ne peut pas être dit avec des mots. [...] J'ai donc essayé de donner des mots à la parole silencieuse. »

Pour éclairer cette énigme littéraire, le metteur en scène Gabriel Dufay assimile l'écriture de Jon Fosse à un « théâtre mental » : il s'agit moins de construire une intrigue, d'élaborer des dialogues, que de mettre des personnages en situation, montrer par quoi ils sont traversés, comme peut le faire le flux de conscience dans l'écriture narrative. Dans *Étincelles*, les personnages n'ont pas de nom. Il s'agit d'« un homme », d'« une femme », saisis à des moments cruciaux de leur vie, des moments de seuil : une rupture, un adultère, un départ ou un retour chez soi. Ces pièces, très courtes, fonctionnent comme des fables, voire des paraboles qui, dans un espace-temps réduit, concentrent une facette de notre humanité aux prises avec l'existence. La scénographie, toute de clair-obscur et de pans inclinés, dessine les chemins de vie que ces individus empruntent, s'approchant, s'enlaçant ou s'éloignant les uns des autres ; le dialogue, réduit à l'épure, entrecoupé de silences, permet de sentir que le temps passe sur ces êtres. L'art de l'ellipse est tel que les personnages n'ont pas besoin de tout exprimer : le public comprend que cette femme est partie depuis longtemps, que cet homme en a rencontré une autre depuis. Cet infra-langage se lit dans les regards, dans les corps, dans



Étincelles © Vincent Pontet

le jeu subtil des artistes qui donnent à entendre ce qui n'est pas dit. Dans un entretien accordé à Gabriel Dufay, Jon Fosse confirme que « le plus important, c'est ce langage silencieux, ce qui n'est pas écrit, ce qui est écrit entre les lignes, ce qui s'écrit dans ou par le silence. [...] Et c'est la tâche du metteur en scène et de l'acteur de faire entendre le langage silencieux ».

ÉCRIRE, C'EST ÉCOUTER

Les courtes pièces d'*Étincelles* sont reliées les unes aux autres par des poèmes de Jon Fosse, que le metteur en scène considère comme des « traits d'union, des contrepoints précieux » à l'œuvre dramatique. Dans une série d'entretiens accordés à Gabriel Dufay et recueillis sous le titre *Écrire, c'est écouter* en 2023, l'écrivain souligne d'ailleurs le caractère avant tout poétique de son écriture : « La poésie imprègne tout ce que j'écris. »

C'est peut-être son expérience de traducteur qui a façonné cette faculté d'écoute : traduire, c'est accueillir l'écriture d'autrui, lui faire une place, l'accompagner d'une langue à l'autre sans la trahir. Jon Fosse a ainsi traduit les poètes de langue allemande Georg Trakl, Rainer Maria Rilke, Friedrich Hölderlin en néo-norvégien, dialecte de l'ouest de la Norvège dans lequel il écrit lui-même et qui est minoritaire dans son pays. Il définit ainsi son rapport à l'écriture lors de la remise du Prix Nobel : « Pour moi, écrire, c'est écouter : quand j'écris, je ne prépare jamais rien, je ne prévois rien, j'avance en écoutant. Alors si je dois utiliser une métaphore pour qualifier l'écriture, ce serait l'écoute. C'est ainsi, il est évident que l'écriture a des liens avec la musique. »

Cette musicalité est admirablement rendue par la lecture de Marina Hands qui, creusant les silences et accentuant les mots, donne à entendre sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier l'imperceptible partition qui sous-tend le texte, extrait de « Chien et ange », poème inédit de 1992 :

Je veux écouter les anges qui viennent de mes amis morts
Silencieux comme la neige, clairs comme la neige
Je verrai la neige fondre et devenir de l'eau
Je verrai tout cela disparaître
et revenir, comme des aigles
Je veux voir les aigles venir

Je veux voir tout cela disparaître
et entendre la musique
dans ce mouvement que nous créons,
et qui nous crée, si clairement, dans les ténèbres.

La poésie dans l'œuvre de Jon Fosse gît autant dans la forme versifiée que dans la répétition obstinée des mots, dans le travail constant des images qui, du roman au dialogue de théâtre, cherchent inlassablement à fixer ce qui s'efface, à faire entendre ce qui est tu, à montrer l'invisible. Cette quête s'exprime à travers la figure poétique de l'ange qui, dans l'imaginaire de l'écrivain, revient de manière récurrente et incarne le silence, la perte, l'absence, mais aussi, paradoxalement, la trace de cette absence : « C'est difficile de parler des anges... Ils sont du domaine de l'invisible, ce sont des présences qui nous soutiennent. Je crois en eux. » *Étincelles* s'ouvre d'ailleurs sur un texte théorique intitulé *Quand un ange passe par la scène*, qui aborde, dans un métadiscours inaugural, le caractère poétique de l'espace théâtral. Un peu plus tard dans le spectacle, un poème convoque de nouveau ce fantôme idéal : « C'est là, invisible, dans ce qui est / J'appelle cela un ange. »

Écrire, c'est donc être à l'écoute de cet ange, capter sa présence, sur la page comme sur la scène. Gabriel Dufay assimile cette expérience à « l'épiphanie » de James Joyce, ou au « tropisme » de Nathalie Sarraute : un éclat de vie, qu'il convient de saisir avant qu'il ne s'efface. En faisant le choix d'un plateau recouvert de sable, le metteur en scène a ainsi proposé, métaphoriquement, de représenter à la fois la présence et l'absence des êtres, l'empreinte qu'ils laissent dans notre existence. Les artistes marchent dans le sable et, lorsqu'ils quittent la scène, leur présence apparaît encore en creux, dans ce vide de la matière écrasée, dans cette trace visible de l'absence.



Étincelles © Vincent Pontet

UNE OBSCURITÉ LUMINEUSE

L'œuvre de Jon Fosse est – non sans raison – souvent associée à une forme de désespoir, que l'écrivain admet, tant son écriture est hantée par la mort : « Il y a beaucoup de suicides dans ce que j'écris. Davantage que je ne veux y penser. » Néanmoins, Gabriel Dufay a fait le choix d'intituler son spectacle « *Étincelles* », pour rendre hommage à la lumière qui, selon lui, se dégage des

textes, même les plus sombres. Dans un entretien qu'il lui a accordé, l'écrivain fait le lien entre cette métaphore de l'étincelle et sa foi chrétienne – il s'est converti au catholicisme en 2013 – qui lie son écriture à une forme de prière, adressée à Dieu, aux anges, à ceux qui ont disparu. Nourri de la lecture du théologien allemand Maître Eckhart (1260-1328), Jon Fosse se dit inspiré par sa conception de la « lumière intérieure ». Ses ténèbres intimes laissent toujours poindre une forme de lueur, comme la couleur noire dans un tableau de Pierre Soulages...

Dans son grand roman *Septologie*, le héros, Asle, est un peintre, ancien alcoolique, isolé dans une petite maison au sud-ouest de la Norvège, en quête de ce qu'il nomme la « bonne image », celle qui, précisément, doit « faire briller le noir dans la peinture. » Lu par Marina Hands, cet extrait du deuxième tome – intitulé *Je est un autre* – résonne comme une incantation, tant les répétitions, la circularité des images et la quête de la transcendance imprègnent le texte : « Une image doit se produire, elle doit venir d'elle-même, comme un événement comme un cadeau oui, une bonne image est un cadeau, et une espèce de prière, c'est à la fois un cadeau et une prière de gratitude, je pense [...] oui, dans le noir, oui, je dois voir les images dans le noir pour voir si elles brillent, pour les rendre plus lumineuses encore, ou meilleures, ou plus justes, ou quel que soit le mot qu'il faille employer, l'image doit avoir une obscurité lumineuse, je pense ».

Cette métaphore picturale de la lumière dans le noir peut s'appliquer à l'ensemble de l'œuvre de Jon Fosse. Elle formule un art poétique exigeant, une quête artistique et métaphysique qui transparaît sur la scène dans les voix mêlées des Comédiennes et des Comédiens-Français. De la puissance des images, de l'intelligence de la lecture proposée par les interprètes, jaillit alors la grâce :

Entre le vert et le bleu se trouve
peut-être Dieu

pour la première fois : la neige
et depuis l'île brumeuse
des femmes arrivent en marchant
Elles portent leurs seins dans leurs mains

Le cœur est un miroir brisé

Racontant sa première rencontre avec Jon Fosse, Gabriel Dufay décrit un homme accablé par le mal-être, portant sa condition d'écrivain à la fois comme une malédiction et comme un don, un pouvoir sur les mots qui oblige... Lorsque le Prix Nobel lui a été attribué, Jon Fosse a signalé avoir reçu plusieurs courriers de lecteurs et de lectrices le remerciant pour le réconfort que son œuvre, au fil des ans, avait pu leur apporter. Un hommage salutaire à la littérature qui, au creux de la douleur et de la nuit, peut offrir une forme de consolation : « En un sens, j'ai toujours pensé que l'écriture pouvait sauver des vies, peut-être même que ça a sauvé la mienne. Et si mon écriture peut aussi contribuer à sauver la vie des autres, oui, alors, rien ne me rendrait plus heureux. »